

Dans les entrailles des momies

Les Égyptiens anciens ont développé des techniques d'embaumement de pointe. Pour percer leurs secrets, les chercheurs s'appuient aujourd'hui sur la scanographie. Fascinant.

MARIE ZAWISZA, journaliste

Elles semblaient muettes. Pourtant, deux conservateurs du British Museum, l'anthropologue Daniel Antoine et l'égyptologue Marie Vandenberg, ont réussi à les faire parler. Leur arme? Le scanner. Cet outil médical non invasif leur a permis d'observer virtuellement l'intérieur de momies, sans les abîmer. Ces recherches s'inscrivent dans un vaste programme mené par le British Museum, qui possède des antiquités égyptiennes, depuis sa fondation en 1753. À cette époque, on débantelettait les corps embaumés pour les étudier. Mais déjà l'institution londonienne se refusait à le faire. Au cours du ^{xx}^e siècle, la maîtrise des rayons X a révélé, sans les détruire, quelques images – fort imprécises – de l'intérieur de ces vénérables dépouilles. Depuis quelques années, les progrès de l'imagerie ont permis aux chercheurs de visualiser même les couches les plus molles de ces corps et les plus infimes détails – comme des incisions sur des plaques de métal. Pour l'instant, le British Museum a ainsi étudié une vingtaine des quatre-vingts momies égyptiennes de sa collection. Six d'entre elles se dévoilent aux visiteurs de l'exposition « Momies égyptiennes: passé retrouvé, mystères dévoilés », au Musée des beaux-arts de Montréal. ■

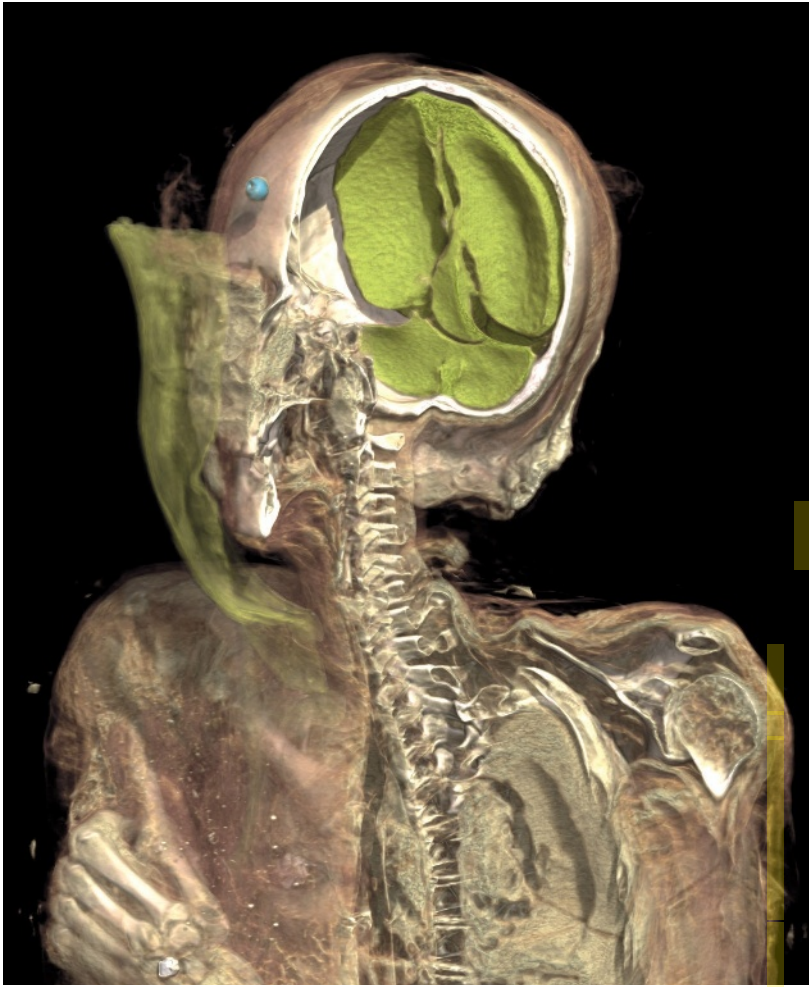
DERRIÈRE LE MASQUE D'IRTHORROU

Inhumé vers 600 avant notre ère dans un cercueil finement décoré, avec un masque doré placé sur la tête, Irthorrou, grand prêtre du temple d'Akhmîm, à 200 kilomètres de Louxor, appartenait à l'élite locale. Les inscriptions sur ce cercueil devaient assurer la conservation de son nom et de son identité, afin de rendre possible son voyage vers les portes du ciel. Le programme de recherche du British Museum révèle aujourd'hui, dissimulé sous son masque délicat et ses textiles de lin, le squelette d'un adulte décédé entre 35 et 49 ans. Derrière son masque souriant apparaissent d'importantes lésions dentaires : Irthorrou avait perdu non seulement deux incisives et une canine sur la mâchoire inférieure, mais aussi une partie de l'os de la mâchoire. Ces abcès ont-ils entraîné sa mort ? Ce n'est pas exclu.





Visualisation de la momie d'IrtHorrou,
Basse Époque, XXVI^e dynastie,
vers 600 avant notre ère.
British Museum EA 20745.



Ci-contre : après avoir retiré le cerveau par la cavité nasale, le crâne d'Irthorrou a été rempli de résine (en jaune) pour aider la conservation.

© The Trustees of the British Museum / © Benjamin Moreno

IMAGERIE 3D

Le scanner passé par Irthorrou dans un hôpital de Chelsea spécialisé dans le cœur a duré à peine plus d'une minute. Mais il a fallu ensuite des centaines d'heures d'analyse pour exploiter les données numériques obtenues ! Et ainsi observer les textiles et les tissus mous, de même que le squelette et des amulettes. « Jusqu'à présent, notre compréhension de la momification était basée sur un ensemble limité de connaissances, car peu de momies ont été analysées scientifiquement. Notre objectif est de mieux comprendre la pratique de l'embaumement – son évolution dans le temps, comme ses variantes géographiques », explique l'anthropologue Daniel Antoine, commissaire de l'exposition. Ci-dessus, apparaît le crâne d'Irthorrou. Les os du nez ont été brisés avec précaution pour retirer le cerveau, à la place duquel a été insérée une substance qui semble être de la résine. Ci-contre, on discerne quatre baluchons, contenant probablement les viscères (poumons, foie, estomac et intestins) du grand prêtre, qui ont dû être séchés avant d'être replacés à l'intérieur du corps : il fallait les conserver pour assurer la vie éternelle au défunt.



Ci-contre : visualisation semi-transparente de la momie d'Irthorrou, avec les paquets contenant les viscères colorisés en jaune et des amulettes placées dans le corps.

© The Trustees of the British Museum / © Benjamin Moreno



VERS L'AU-DELÀ

Pour les Égyptiens anciens, la vie après la mort dépendait notamment de la bonne conservation du corps, et donc de sa bonne momification. Les instruments ornés chacun d'une tête de chacal (*ci-contre*) auraient servi pour mélanger des ingrédients pour l'embaumement, comme en témoigne la substance noire qui les recouvre, composée de cire d'abeille, d'huile ou de graisse. Un modèle de barque funéraire (*ci-dessous*) accompagnait par ailleurs le défunt dans son voyage vers l'au-delà – un usage d'abord réservé au seul pharaon, qui s'est ensuite étendu à tout le peuple : rejoignant la barque solaire du dieu Rê dans sa course céleste et son combat contre les forces du chaos, l'âme pouvait espérer partager sa vie éternelle.

Instruments d'embaumement en bois. Probablement Nouvel Empire, vers 1550-1069 avant notre ère, peut-être Thèbes, Égypte (L. 73,5 cm).
British Museum EA 5505 et 5506.



© The Trustees of the British Museum

Modèle de barque funéraire, XII^e dynastie, vers 1985-1795 avant notre ère, provenance inconnue (bois de figuier sycomore).
British Museum EA 9525.



© The Trustees of the British Museum



Cartonnage : momie de Tamout, Troisième Période Intermédiaire, début de la XXII^e dynastie, vers 900 avant notre ère. British Museum EA 22939.

OÙ SONT LES VISCÈRES DE TAMOUT ?

La délicatesse du cartonnage orné d'inscriptions et de scènes religieuses indique le rang élevé de Tamout, chanteuse d'Amon, sans doute dans le temple de Karnak, voué au culte d'Amon-Rê, roi des dieux. À l'époque où vécut la prêtresse, vers 900 avant notre ère, l'art de l'embaumement était bien établi, et, sa momie en témoigne, notamment par l'excellente conservation des tissus mous, qui indiquent que la défunte était... un peu enrobée. Comme pour Irthorrou, les viscères de Tamout ne furent pas placés dans des vases canopes (destinés traditionnellement à recevoir les organes abdominaux embaumés du défunt, voir ci-dessous), mais furent enveloppés dans de petits paquets, contenant une figurine de cire (page ci-contre, en rouge). Chacune représente un des quatre fils du dieu Horus (comme les couvercles des vases canopes), censés les protéger : Imsety (foie), Hâpi (poumons), Douamoutef (estomac) et Kébehsénouf (intestin). Deux plaques de métal recouvrent l'incision abdominale.

Vases canopes de Djedbastefiouefankh, XXX^e dynastie, vers 380-343 avant notre ère, Hawara, Égypte (calcaire). British Museum EA 22374, EA 22375, EA 22376 et EA 22377.



© The Trustees of the British Museum

DES AMULETTES POUR L'AU-DELÀ

Pour donner à la momie une apparence de vie comme il était d'usage à son époque, les prêtres embaumeurs ont donné à Tamout des yeux artificiels de pierre ou de faïence. Avant d'envelopper son corps de bandelettes, ils ont disposé des amulettes, que le scanner permet d'observer avec une grande qualité de détail : sur la gorge, une déesse agenouillée aux ailes déployées, sans doute Nout, déesse du ciel et mère éternelle des défunts ; sur la poitrine, un « scarabée de cœur » – censé dissimuler aux dieux les mauvaises actions des défunts au moment du jugement –, et, juste au-dessus, un faucon de métal, représentation du dieu soleil Rê-Horakhty et symbole de son pouvoir régénératoire ; sur le pubis, un vautour – image des déesses Nekhbet ou Mout – peut-être symbole de renaissance ou de maternité.

